

colonel bavarois, elle avait 14 ans. Son grand-père, baron de Senkeisen, général, commandait un corps d'armée bavarois. Alors, la Bavière était alliée à la France. Par un caprice inexplicable, son grand-père la contraignit à s'enrôler dans un des régiments de sa division. Son avancement fut rapide. Elle fit les campagnes d'Allemagne et d'Espagne. A Waterloo, elle reçut deux blessures assez graves. Ensuite, elle se fit admettre dans l'administration des hôpitaux en qualité d'officier de sa classe. En 1830, elle reprit du service et partit pour Alger. En 1833, elle se fit naturaliser Française et fit valoir ses droits à la retraite. Cette femme a de brillants états de services. Les actions d'éclat lui ont valu des lettres de félicitations de maréchaux Berthier, Angereau, Suchet et de ce général Dupont, qui fut condamné à mort pour avoir capitulé à Baylen, à la tête de 40.000 hommes. Mlle de Senkeisen a la voix rude et virile, et toute l'apparence extérieure du sexe masculin. On a remi au directeur de l'hôpital Necker tous ses papiers établissant son identité comme naturalisée et retraitée. Cette vieille d'moiselle, qui touche sa modeste pension (800 francs) depuis 41 ans, reçut, sous le second empire, la médaille de Sainte-Hélène.

Le nombre des pétitions adressées au gouvernement fédéral par les volontaires survivants de 1812 s'élève déjà au chiffre de 554.

La moyenne d'âge de ces vieux débris est de 80 ans. Le plus jeune d'entre eux, Benjamin Searle, résidant à Ste. Anne Kankakee, Illinois, compte 77 printemps; le doyen d'âge, Muma Henry, a 97 ans et habite Drumbo, Ontario.

Comme on le voit, il y avait encore un effectif assez considérable pour former avec ces vieux soldats une belle compagnie de vétérans!

A. ACHINTRE.

## LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine."

"The one thing worth showing to mankind is a human soul."

(BROWNING.)

XV

(Suite)

J'ouvris mon livre et je suivis avec attention chacune des admirables paroles des Psaumes, et lorsqu'à la fin on entonna le *Magnificat*, je me levai avec tout le monde et ma voix s'unifia à toutes les autres pour chanter ce divin cantique, avec une sensation de joie, de confiance et d'espoir qui dissipa, pour l'instant, les impressions pénibles que j'avais apportées sous les voûtes qu'il faisait retentir.

Le salut suivit; là, avec tout ce qui pouvait accroître l'émotion nouvelle que je venais d'éprouver, je retrouvais celles de mes plus anciens et de mes plus chers souvenirs. Lorsque l'ostensoir contenant l'adorable hostie fut placé au sommet de l'autel, j'inclinai la tête et je perdis le sentiment du lieu où je me trouvais. Que ce fût à Paris, Rome ou Messine, que cette voûte fût celle d'une magnifique église, d'une humble chapelle ou d'un oratoire comme celui où j'avais prié dans mon enfance; que m'importait, en effet? Le soleil luit partout de même et répand en tous lieux une lumière égale. A plus forte raison luit aussi partout, et pour tous les catholiques de l'univers, la lumière incréée, vivante et présente sur leurs autels. Temps et lieux se confondaient pour moi. Je revoyais ma mère bien aimée; je me trouvais de nouveau à genoux avec Livia, près de ma fidèle Ottavia, et lorsque, à la fin de l'une des hymnes que l'on chante habituellement devant le saint Sacrement, une voix d'enfant pure et sonore prononça le mot *patria* qui la termine, il me sembla qu'en ce moment ce mot avait un double sens, et qu'il désignait à la fois pour moi ma patrie de la terre et celle des cieux.

XVI

Au moment où je quittais ma place, j'aperçus non loin de moi la jeune quêteuse du matin. Elle passa, avec sa mère, sans me remarquer, et je les suivis bientôt avec la foule des assistants qui se dirigeaient vers les portes de l'église. Mais les nuages, menaçants deux heures auparavant, avaient abouti maintenant à une pluie torrentielle, en sorte qu'un grand nombre de ceux qui allaient sortir s'arrêtèrent ou revinrent brusquement sur leurs pas, pour demeurer à l'abri pendant la

durée de l'orage. Je me trouvai ainsi tout d'un coup rapprochée de la jeune fille qui dans ce mouvement de la foule avait été séparée de sa mère, et la cherchai d'un air inquiet. Elle me reconnut cette fois, et s'adressant à moi avec un sourire d'enfant et un mélange de confiance et d'effroi qui me touchèrent également:

— Pardon, madame, me dit-elle, mais vous êtes plus grande que moi; dites-moi, si il vous plaît, si vous apercevez ma mère, une dame en noir avec un chapeau gris?

— Oui, lui dis-je, je la vois. Elle vous cherche aussi; donnez-moi le bras, je vais vous aider à la rejoindre.

Nous eûmes quel que peine à nous frayer un passage; mais enfin, au bout de quelques instants, nous parvînmes à la place où la mère de ma jeune compagne avait été poussée par la foule à quelque distance de la porte de l'église. Elle regardait à son tour de tous côtés, avec inquiétude. En nous apercevant, son visage s'épanouit, et elle me remercia avec autant de simplicité que de bonne grâce, du service que je venais de rendre à sa fille.

Il s'ensuivit une conversation de quelques minutes, pendant laquelle j'appris que bien que je les eusse rencontrées deux fois dans la journée, dans cette même église, ce n'était point celle où elles allaient d'ordinaire, leur demeure étant dans un tout autre quartier: la jeune fille avait été invitée à quêter ce jour-là à Saint-Roch, et, ayant quelque raison pour vouloir être rentrées chez elles à quatre heures, elles y étaient revenues dans l'après-midi, les offices du soir se terminant dans cette église plus tôt qu'ailleurs. Mais le changement d'habitude avait probablement causé un malentendu regrettable; leur voiture qui avait dû venir les prendre ne se trouvait point à la porte, et elles étaient fort embarrassées de savoir comment elles regagneraient la rue Saint-Dominique, où elles demeuraient, par une pluie battante qui ne permettait pas de songer à faire le trajet à pied.

Je m'estimai heureuse de pouvoir les tirer d'embarras. Ma voiture était à la porte; l'offre de les reconduire chez elles fut promptement faite et acceptée avec reconnaissance. Le langage et les manières de l'une et de l'autre ne permettaient pas d'hésiter sur la société à laquelle elles appartenaient, et je n'aurais eu à cet égard aucun doute, lors même que je ne les eusse jamais rencontrées dans le monde. Je sus bientôt, au surplus, exactement encore à quoi m'en tenir.

Dès que nous fûmes en voiture, la plus âgée des deux me dit:

— Je sais à qui j'ai à adresser les remerciements que je vous dois, madame, car on ne peut oublier la duchesse de Valenzano lorsqu'on l'a vue, ne fût-ce qu'une seule fois, et l'on ne peut, non plus, ignorer son nom, qui est dans toutes les bouches. Il n'en est pas de même du nôtre; permettez-moi donc de vous dire que je me nomme la comtesse de Kergy et que voici ma fille Diane, bien heureuse et surprise, je vous l'assure, du hasard qui la rapproche d'une personne dont elle parle sans cesse depuis qu'elle a eu le bonheur de l'apercevoir pour la première fois.

A ces mots, la jeune fille rougit, sans cependant détourner ses yeux, fixés sur moi avec une naïve et charmante expression de sympathie dont l'effet communicatif était irrésistible.

Ce nom de Kergy, du reste, était fort connu, et je l'avais déjà entendu prononcer plus d'une fois. Néanmoins, je cherchais en vain à me rappeler où et quand il avait, pour la première fois, frappé mon oreille, lorsqu'en traversant la place du Carrousel, la jeune Diane regarda l'horloge des Tuileries et s'écria tout d'un coup:

— Voilà quatre heures qui vont sonner! Oh! maman! il faut bien remer-cier madame, car sans elle nous aurions été terriblement en retard, et Gilbert eût été bien inquiet et surpris de ne pas nous voir paraître exactement.

Gilbert!... ce nom aida ma mémoire. Gilbert de Kergy, c'était ainsi que se nommait le jeune voyageur que j'avais, une fois, vu de loin, à un grand dîner. Etait-ce le même dont il s'agissait?

Avant que j'aie pu le demander à madame de Kergy, elle mit fin à toute incertitude à cet égard:

— Mon fils, dit-elle, a fait récemment un voyage intéressant dans l'Amérique du Sud, et c'est à propos de ce voyage que doit avoir lieu aujourd'hui une conférence à laquelle nous avons promis d'assister. J'ai abandonné, à cet effet, mon grand salon, à la seule condition (posée par Diane) que la séance se terminerait par une petite collecte en faveur de ce même Orphelinat pour lequel elle a quêté ce matin.

— Mon mari, dis-je alors, qui est aussi un grand voyageur, a eu, je crois, le plaisir de

rencontrer un jour M. de Kergy et de causer avec lui.

— Gilbert n'a pas oublié cette rencontre, s'écria ici la petite Diane avec vivacité, car il en parle souvent. Il m'avait aussi parlé de vous, madame, et m'avait fait de vous un portrait si ressemblant, qu'en vous voyant, je vous ai reconnue à l'instant même avant de savoir votre nom.

Je ne répondis point, et le silence s'établit jusqu'à un moment où, après avoir passé les ponts, nous approchions déjà de la rue Saint-Dominique; alors Diane se pencha tout d'un coup vers sa mère, et lui dit quelques mots à l'oreille.

Madame de Kergy se mit à rire.

— En vérité, dit-elle, cette petite ne doute de rien; mais vous êtes si bonne que je l'autorise à répéter tout haut ce qu'elle vient de me dire.

— Eh bien, dit la jeune fille, je disais que cette conférence sera sûrement intéressante, puisque Gilbert y parlera, et d'autres encore qui parlent bien aussi; ensuite que ceux qui y assisteront feront une bonne œuvre. Enfin jadis disais que je serais bien contente, madame, si vous vouliez y venir.

Je ne m'attendais nullement à cette proposition, et je ne sus d'abord que répondre. Cependant, je calculai vite que j'avais encore plus d'une heure devant moi avant le retour de Lorenzo. Je pensai, en outre, que selon ce qui eût été son avis à lui-même, je me trouvais en très-bonne compagnie, et qu'une conférence à l'hôtel de Kergy, à laquelle j'assisterais sous les auspices de la comtesse de Kergy et de sa fille, ne pourrait en aucune façon lui déplaire; de plus, j'éprouvais pour mon compte à cet égard une assez grande curiosité, n'ayant jamais rien entendu qui approchât d'une discussion publique. Bref, je me décidai sans trop d'hésitation, et la petite Diane battit des mains de joie en trouvant que sa proposition était agréée.

Nous entrâmes en ce moment dans une vaste cour dont la porte cochère, ouverte à deux battants, avait déjà admis un bon nombre d'équipages et de piétons. La voiture s'arrêta devant le perron, et, cinq minutes après, je me trouvais placée entre Diane et sa mère, non loin d'une estrade élevée à l'une des extrémités d'un salon assez vaste pour contenir cent cinquante ou deux cents personnes.

Je ne saurais aujourd'hui rendre un compte détaillé de cette séance, qui fut pourtant un événement dans ma vie. Le sujet principal en était, je crois, la condition des Noirs, non affranchis encore dans les Etats du Sud de l'Amérique. On entendit d'abord un Américain du Nord, qui s'exprimait avec facilité en français, et après lui, un prêtre missionnaire qui traita la question à un point de vue non moins élevé, mais tout autre que celui du philanthrope. Enfin la discussion avait déjà été animée et fort intéressante lorsque ce fut au tour de Gilbert de Kergy de prendre la parole. Dès qu'il parut, il y eut un mouvement dans tout l'auditoire; l'attention sympathique jusque-là, se transforma en un intérêt immense et palpitant, et, pour la première fois de ma vie, je compris la puissance de la parole et l'effet que peut produire l'éloquence. Chose étrange! il débuta par une description rapide et brillante de lieux que je croyais connaître, car Lorenzo les avait visités, et lui aussi, il avait le talent de peindre au point qu'il me semblait les avoir parcourus avec lui. Ma première pensée fut le regret de son absence. Que n'était-il là, près de moi en ce moment, pour écouter cette discussion, pour s'y intéresser, pour y prendre part peut-être! Je sentais vaguement que tout ce qui s'agitait dans cette réunion était de nature à me le rendre tel qu'il m'était apparu aux premiers jours de notre union, lorsque ses grands voyages et son noble talent me faisaient reconnaître et admirer en lui un courage et un génie dont le prestige surpassait encore à mes

yeux celui de sa tendresse! Bientôt ce regret et ce désir devinrent plus cuisants et changèrent de nature. La hardiesse, l'intelligence, l'esprit d'aventure de ce jeune voyageur étaient sans doute pour moi des traits familiers que j'étais heureuse et fière de reconnaître. Mais, hélas! la ressemblance cessa, lorsque, quittant le champ des observations et des descriptions de la nature et de tout ce que la mémoire et l'intelligence peuvent recueillir de données et de faits, l'orateur s'éleva à de plus hautes régions, et rattacha ces faits eux-mêmes à des questions d'un ordre plus vaste et plus élevé que la terre. Il le fit avec simplicité, avec conviction, avec un talent consommé, et tandis qu'il parlait, je sentis que ma pensée s'élevait sans peine à la hauteur de la sienne, et qu'elle planait tout d'un coup comme si on lui eût donné des ailes. Ce fut un moment de jouissance vive: c'en fut un aussi de vive souffrance, car je compris la différence que peut produire, entre deux intelligences également douées, la hauteur plus ou moins grande de l'âme! Je vis cette fois avec clarté ce qui manquait à celle de Lorenzo, et la douleur éprouvée le matin même de ce jour revint plus profonde et plus vive!... Tandis que j'écoutais Gilbert, je ne pensais qu'à Lorenzo, et si je me rendais compte, à regret, de la supériorité de l'un, je me disais en même temps que rien n'empêchait l'autre de l'atteindre, car (je me le répétais encore) Lorenzo n'était point simplement un mondain frivole et désœuvré, tel que sa vie actuelle pouvait le faire apparaître. Le goût du travail, l'amour de la nature et des arts ne sont point le fait de ceux-là. Or il possédait ces dons à un haut degré, il fallait donc seulement le détacher du reste. Là était ma tâche, là était mon devoir, là aussi serait mon bonheur! Décidément je n'aimais pas ce grand monde dont je connaissais maintenant tous les plaisirs. Non, je ne l'aimais pas. J'aimais plus et mieux que cela. Je sentais en moi un grand vide que de grandes choses pouvaient seules combler, et ces grandes choses, il me semblait être rentrée, pendant la durée de cette journée, dans la sphère où elles résident.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer)

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

### DECES

A Ste. Anne du Bout-de-l'Isle, le 5 courant, à l'âge d'un mois et 17 jours, Godefroy-Alcide, enfant de G. Madore, écrivain, M. D.

## UN ENTRE MILLE!

CONSOMPTION GÉNERALE.—Alors que la mort du pauvre CONSOMPTIF était attendue d'heure en heure, tous les remèdes étant restés sans résultat, le hasard fit trouver au Dr. H. James un remède au moyen duquel il guérit son unique enfant avec une préparation de *Connobis Indica*. Il donne aujourd'hui la recette de cette préparation moyennant deux estampilles, pour payer les frais de port. Il n'existe aucun symptôme de Consommation—Transpiration Nocturne, Irritation Nerveuse, Expectoration difficile, Douleurs Aiguës dans les Pouxons, Nausées de l'Estomac, Inaction des Intestins, Affaiblissement Musculaire—qu'elle ne détruise radicalement. Adressez: CRADDOCK & CO., 1032, Race St., Philadelphie, donnez le nom de ce journal.—6-11-13-93

## O. FRECHETTE,

LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
CAISSE D'ÉCONOMIE, RUE ST. JEAN, N. V., QUÉBEC.

On trouvera dans la Librairie de M. OVIDE FRECHETTE un choix complet de livres d'Eglise très-élégamment reliés avec agrafes et coins imitant parfaitement l'or et l'argent, objets de piété en général, Fantaisies pour étagères, Statuettes d'un fini irréprochable, Gravures fines, Chromos Variés, Albums pour Photographies, Fournitures de Bureaux, Papeterie fine, Boîtes de Mathématiques, de Couleurs, Plumes et Porte-Plumes d'or et d'ivoire, etc., etc. M. O. FRECHETTE tient aussi les livres Classiques, la Littérature des meilleurs Auteurs Français et Anglais. Les amateurs du beau, sont instamment priés de venir visiter cet établissement. 5-49-52-4

## LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.

CAPITAL SOUSCRIT, \$4,000,000.00

Comptant près de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au paiement des Réclamations, excèdent Sept Cent Mille Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Toutes les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

### BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées en équit et promptement payées au Bureau principal.

DIRECTEURS:—HON. JOHN YOUNG, Président.

J. F. SINCENNES, Vice-Président

ANDREW ROBERTSON, J. R. THIBAudeau, L. A. BOYER, M. P.

JOHN OSTELL, W. F. KAY, M. C. MULLARKY, ANDREW WILSON,

Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON, Gérant Général, ALFRED PERRY.

Gérant de la Branche Marine, CHAS. G. FORTIER.

BANQUIERS:—BANQUE DE MONTREAL

BANQUE DU PEUPLE

5-46-92-1